29/09/2010 :

3H00 :

Je ne suis plus lunatique.
Si l'homme, le sujet perd la foi, perd la citoyenneté, perd l'honneur* (ou la fierté familiale) ; si l'un des composants qui l'équilibre est bafoué, souvent il n'est fait que de l'un de ces élément (le sujet) ; On veut encore qu'il est sa propre fierté. Peut-être même que certaines ne veulent commencer que par là.
Je décide que j'ai en fait je le remarque et l'apprécie enfin, ma foi, ma citoyenneté, mon honneur familial et par-dessus tout je veux conserver ma fierté.
Elisabeth m'a franchement aidé.

06 décembre 2010 :

01H10 :

(Rien écrit tout compte fait, après avoir seulement écrit la date et l'heure)

Lundi 13 décembre 2010 :

23H20 :

J'ai emmené Elisabeth à Point Carré (à Garches) pour une vertébroplastie… Je vais la voir demain. J'ai lâché mon stylo cinq minutes pour la rappeler, elle venait de m'envoyer un « SMS » pour me dire qu'elle allait dormir (pris son Stilnox) ; elle va bien. Donc je la vois vers 13H, espérant qu'elle sera sortie, et en bonne forme.
Blanche est « toute chose » et moi aussi. Je n'ai plus beaucoup de capacités en ce moment pour « mon travail » de réflexion et d'écriture. D'ailleurs aucun stylo à la mesure d'écrire ! C'est la première nuit que nous passons séparés depuis six mois ! (19 juin) à six jours près…
J'ai souvent l'impression de ne pas évoluer, au jour le jour et pourtant ce soir seul, je suis plutôt mûri, je suis affaibli et grandi à première vue ; il me manque une force d'actif, toujours. Je vais manger un dessert, boire une limonade et puis m'apaiser car demain est spécial, je devrai être confiant pour ma Poupereine.

Dimanche 13 mars 2011

16H10 :

Je quitte la gare de Brive (la Gaillarde) où j'ai transité depuis Condat le Lardin. Ma Poupereine m'a conduit avec la Mondeo, ainsi que Blanche, et elle restera seule à notre « Grand Peuch »… j'arrive à Paris Austerlitz à 20H15 et je repars demain matin par le premier train pour chez nous ; je voulais vérifier notre boite aux lettres à Bécon, ainsi que des plantes

laissées à leur sort derrière la fenêtre de la salle de bain depuis maintenant un mois. J'en profiterai pour redonner les clés du box au propriétaire non sans avoir passé un coup de balai dedans. Je récupère également une petite récolte et des morceaux restants dans un tiroir, je couperai l'eau et prendrai des bricoles.
Le train pourrait être confortable, l'extérieur donne plus l'impression d'un vieux train tout simple ; je me suis sagement installé à ma place désignée mais la tablette est enduite de mauvais vin… pourtant j'y reste tandis qu'il y a beaucoup de place disponibles !
J'écris au stylo à bille sur un grand cahier (j'ai laissé le seul ordi que nous avons en Dordogne à Elisabeth pour qu'elle navigue sur le net).
En quittant nouvelle demeure pour la première fois, je constate le dépaysement social car les gens sont simples, un petit peu frustres. C'est également des première fois qu'une femme m'attend dans un « chez nous ».
Le paysage est bien. Le temps est pluvieux depuis deux jours. Il y a eu une catastrophe au Japon avant hier.
L'odeur de vin me monte déjà au nez. Je me suis préparé deux sandwiches identiques avec du jambon acheté au Lardin St. Lazare ce matin en même temps que j'acheta mon billet aller-retour à 133€. Je vais donc passer une courte nuit au studio.
J'aimerai parler d'Elisabeth et pourtant dans le passé cela ne m'a pas réussi avec Alice (…) ;
Partir en train alors que je suis maqué me rappelle Marie-Astrid…
Je constate que partout les « professionnels » en tout genre sont de mauvais professionnels. D'ailleurs les citoyens sont de mauvais citoyens de la même façon. Non pas qu'ils ne soient pas assez républicains ou nationalistes, entendons-nous_ je ne change pas_ non, ils manquent de tout. Ils sont pitoyables parce que le système l'est. Pis encore, jusque là les gens comblaient agréablement les failles, les ingérences ou les saloperies mais aujourd'hui le désastre est tel qu'ils sont malades, empoisonnés, illuminés, endormis, amoindris, moches, sales, incultes. Et tout cela me renvoie aux périgourdins ou au aquitains, voire aux demeurants du sud (…) ; disons-le : ils n'ont aucun humour, presque pas d'esprit ou tout juste celui de la mafia ! Ils croient avoir un certain pouvoir, un petit pouvoir de persuasion, d'autorité, de mise en garde ou d'influence… mais ils sont piètres !
Le sud sent le mauvais vin, le soleil coûteux, la tyrannie municipale. Ils plantent un grand « met » devant, derrière ou sur le côté de la maison du moindre élu ! (c'est une tête de sapin au bout d'une perche, la féodalité shérife en vogue).
Poupereine vient de m'envoyer une sms, je lui ai répondu.

C'est bon d'être seul. Elisabeth m'accapare. Elle me reproche de ne pas écrire par comble, puisque je n'ai jamais cinq minutes à moi, ou alors pour bricoler ; j'aurais besoin que quelqu'un lui explique ce que c'est que d'être penseur, ce que c'est que l'inspiration, ce que c'est que l'influence. Dans mes psychoses, la plus incongrue de toutes est sans appel celle qui me fait l'imaginer être un homme ! Le symptôme arrive quand je suis frustré d'un petit échec et qu'alors elle use d'une tendresse débordante

par des petits bisous longs et répétés accompagnés de caresses ciblées, de frottements possessifs.
Le train est à Limoges.
Je reprends ; dans ces moments son contact m'étouffe et quand je la regarde, je lui trouve un air et une attitude travestis, d'autant qu'elle est d'origine italienne et que beaucoup de travestis sont de cette origine ; alors je m'imagine que c'est un homme pervers qui se joue de moi, je ressens le viol de ma personne (…) Tout cela étant absurde puisqu'elle m'a raconté ses grossesses, que nous avons des relations sexuelles normales (bien que son vagin est un petit peu en arrière).

Elle a R.V. dans quelques jours avec un nouveau chirurgien à Périgueux pour recommencer l'opération de la clavicule. Elle se décide aussi enfin à parler et organiser son déménagement depuis Bourbonne-les-Bains… et à ramener deux ou trois de ses chats !
Moi je suis plutôt content de mes petits travaux dans la maison ; il faut dire que Elisabeth aussi s'est donné du mal pour rénover les meubles des propriétaires.
Qu'est ce que c'est bon d'écrire ! Mon écriture est un petit peu sèche mais mon stylo mauvais.
J'attends le plus tard possible pour manger mon premier sandwich (ça me rappelle le transsibérien).
Beaucoup de monde est monté à Limoges… et ma place qui empeste le vin !
Content que personne ne me parle, ravi de ne pas avoir à lire pour me distraire…je manquerai même de temps en cinq heures d'aller pour rattraper mon écriture ou même parvenir à coucher le peu que j'arrive à ruminer dans ma vie de couple.
Les nouvelles sont dramatiques sur le plan politique ; par exemple Marine Lepen qui a pris la place de son père est en tête des sondages pour 2012 ! Il y eu une succession de révoltes et de révolutions dans tout le Maghreb et désastres naturels en cascade, dont des contaminations nucléaires (sans parler de marées noires et de tout le reste de pollution plastiques, chimiques et de maladies, épidémies etc.)
Bien entendu le mauvais professionnalisme observé plus haut n'est qu'une partie des causes.
J'ai emprunté à la bibliothèque du village le seul livre digne de ce nom parmi trois malheureuses rangées de romans :
Jean-Paul Sartre, l'Existentialisme est un humanisme.
Je vais reposer un petit peu ma main qui a une tendinite et qui ne trouve pas de repos réparateur depuis plus de deux mois _après avoir porté un sac de croquettes de 20 kg dans les escaliers de la gare de Bécon_ la main droite.
Je pense soudainement à tout ce mal que j'ai pu me donner en me jugeant, en me jaugeant depuis le regard de femme, de filles interprété ou complètement inventé. Mais rien ne m'assure que ce masochisme me laisse tranquille.
Je vais entamer ma cinquième page de journal sans avoir pour ainsi dire songer à un autre passe temps depuis Brive. Heureusement que je n'ai pas changer de place car les voyageurs, tous féodalisés, m'auraient la

façon de sud, promis moult interventions extérieures possibles pour punir ma transgression !
L'ambiance sociale est méconnaissable. Il est à craindre que lus jamais aucun hommes ne naisse capable d'élever science ou vie.
C'est drôle après deux heures (ou plus) passées à m'éloigner du Grand Peuch et de ma Poupereine, je suis certain que j'aurai grand joie à y retourner. Pour mon chez moi et pour ma femme. Tous deux ayant des carences ; la maison me fait peur et la dame aussi ! Il reste ce que j'ai réussi à bâtir, ce qui par delà bien et mal m'est propre. Non je ne crois plus avoir joué un rôle dans ma famille, ou dans la société, ni même dans et pour la postérité… à moins que !
Je commence à être pressé de manger mon sandwich. Lire Sartre ne m'est pas utile ; c'est à la population qu'il faudrait sous la menace faire lire, recopier et réciter ce dernier. Je risque à ce propos de ramener le grand Emmanuel Kant dans min sac, le père (…) Je peux escompter parvenir à écrire enfin une œuvre en ma nouvelle demeure, dès que Elisabeth aura compris certaines choses. D'ailleurs je suis éditeur ! Oui, mon père a réussi à obtenir le seul statu qui lui manquait à son entreprise : l'édition ! (j'ai dix codes barre qui attendent qu'une œuvre de moi ou d'un autre les revêtisse).
Je suis à la moitié du voyage. «(Vingt minutes me séparaient de Condat à Brive). Je suis excité à l'idée de retrouver mon Bécon tout à l'heure ; le soleil fait une percée… est-ce le nord ou bien les Farges ont également une éclaircie de fin de journée, comme en période de brume ? J'ai beaucoup pensé à Pierre Bouffard et aussi à Jean-Marc Pages depuis que je sais ma nouvelle vie près de leur fief.
Finalement ma « Philosophie du poète » ou autre essai avorté n'a, n'ont rien de trop engagé ; car avec ce nouveau « pouvoir » d'édition j'ai cru pendant quelques jours que j'irai mettre de l'eau dans mon vin… une sorte de maturité mal placée ! Non, la situation est tellement grave que c'est d'un nouveau Marx, un nouveau Lénine qu'il leur faut…en plus expéditif !
Il reste deux stations avant Paris. (Dont Vierzon). La Sologne est éblouissante, radieuse. Nous qui l'avons vu baignant dans son matin brumeux le jour où nous allâmes vivre aux Farges : le samedi 12 février dernier. Ca y est nous sommes à Châteauroux.
Comment ais-je pu tant et tant me sous comporter, me sous évaluer ? Quoique j'ai parfois cru l'inverse. J'arrête, je vais écouter de la musique comme les autres.

<u>Lundi 14 mars 2011</u>

<u>6H40</u> :

Mon train quitte Austerlitz. Je suis arrivé avec six minutes d'avance par la ligne 3 et 5. J'ai été ému de passer devant le périphérique avec le transilien… puis sur la scène avant la gare d'Austerlitz. Ma petite nuit fut bonne. Je dormais comme une masse quand les réveils ont sonné ; j'ai été d'une réactivité parfaite, bien qu'un réveil sans ma Poupereine à mes côtés fait très étrange. J'ai pu faire tout ce que je voulais, sauf peut-être

d’avoir trouvé certaines bricoles (comme ma graisse Aigle d’entretien de mes bottines d’équitation qui m’auraient éventuellement servi aussi pour mon manteau britannique de campagne).
Je file vers ma chérie et mon Grand Peuch, mon chez moi. J’ai le père Emmanuel Kant avec moi…
Parmi les jardinières et pots laissés au « petit bonheur la chance », deux pousses m’ont accueilli : de la même hauteur que celles aux Farges… J’ai fait en sorte qu’elles perdurent. Les jardinières de la terrasse elles, m’ont donné de belles surprises aussi car des petit arbres replantés depuis une promenade vers Poissy (Chambourcy) avec Elisabeth et Blanche il y a peut-être six mois se portent bien. J’ai eu très chaud pendant cette petite heure de crapahutage pour traverser Paris. Hier soir, j’ai regardé ma banlieue, les collines vers l’ouest… Il y a de la brume maintenant que le train traverse le Val de Marne. Ma place était occupée mais je me retrouve ainsi au dernier siège seul de la voiture G ; j’y suis bien. Je n’avais pas de dentifrice pour me rafraîchir la bouche. Le petit déjeuner fut suffisant avec une canette de jus d’orange, un bout de gateau à la crème sans la crème et le reste d’un café filtre. C’est dommage que l’écriture ne soit pas plus confortable à bord du train. Je n’ai vu presque aucun voisin à part les deux épiciers hier soir et la famille de noirs au rez-de-chaussée (pendant que je balayais le box, le sac de voyage encore sur le dos).
Elisabeth voudra lire ce que j’ai écrit. Mais il me faudra faire deux ou trois petites coupures.
J’ai l’air d’un gars du sud, d’un aquitain, je trouve ; avec une chemise bleue à carreaux à manches courtes (j’ai encore chaud), un jean noir de contrefaçon que j’ai mendié à Willy lors de ma dernière visite à Houdan (pour l’anniversaire de ma mère, d’Antoine et de Louis je crois avec Sandrine) qu’il a rapporté d’un voyage d’affaires en Turquie. J’ai les cheveux peignés en arrière.
J’ai un petit peu mal au poignet. Je vois l’écran d’un ordinateur portable qui passe un film dans la vitre lattérale, devant moi. Je ramène des verres à pied encore emballés. Il faudra que je trouve un plan bedo car la récolte que je ramène est légère.
« Les Fondements de la Métaphysique des Mœurs » me tendent leurs pages… Il est huit heures moins cinq et j’ai déjà mangé mon sandwich ! Je vais écouter un eu de musique. Nous avons passé Issoudun et maintenant Limoges. J’ai un petit café en attendant Brive, quinze minutes de tabagisme dans quarante cinq minutes. Il fait beau, j’arrête là.